

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Villégiature (Conte)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1962, tome 60, p. 294-303

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Villégiature

A la lueur des lampes, l'abbé Moulin consulta sa montre. Il était quatre heures. Le petit train de montagne hoquetait en son tunnel, à l'assaut de la dernière pente. D'un coup de reins, il s'arracha de l'obscurité et surgit en plein soleil. Il était tout fier de sa liberté, il s'amusait à remonter le cours de la rivière étincelante parmi les aunes, dont il épousait les capricieux méandres. A la fin du voyage, ce balancement procurait une sensation de bien-être. La montagne accueillait ses hôtes avec une délicate prévenance.

Dans un quart d'heure, le convoi atteindrait la station terminus.

L'abbé se pencha à la fenêtre et respira l'air pur qui tombait des hauteurs. Aux premières heures du jour, ce lundi, il avait quitté la chaleur de Paris et il contemplait maintenant les crêtes neigeuses découpées sur un ciel d'été. Soulagé de son enseignement, il avait accepté, pour un mois, l'aumônerie du « Grand Hôtel Magus ».

C'était un homme sympathique. Une casquette blanche coiffait sa tête ronde et, dans l'ombre de la visière allongée, ses yeux pétillaient d'une malice expérimentée. Il connaissait les hommes. Il devait les aborder en maître, non en victime lorsque les loisirs de ses vacances le mêlaient à la faune des caravansérails de toutes altitudes. Il avait renoncé à combattre l'embonpoint raisonnable qui envahissait les joues, le menton et la taille. Mais la bonne coupe de son habit clérical atténuait l'ampleur des formes et dégageait une silhouette bien plantée sur des pieds minuscules.



*Il contemplait maintenant les crêtes neigeuses
découpées sur un ciel d'été.*

Un coup de sifflet annonça l'arrivée. Les freins grincèrent et les voyageurs s'encombrèrent de leurs valises. L'abbé saisit son manteau, sa canne et sa serviette de cuir. Le reste de ses bagages suivaient, destinés à la consigne. Une foule animée occupait le quai de la gare.

Alignés sur deux rangs, les portiers galonnés d'or attendaient leurs clients. Pendant quelques minutes de grande confusion, les groupes se mêlèrent dans un simulacre de bataille. Le personnel de service se rua sur le butin et s'enfuit après le pillage. Des cris véhéments s'élevèrent. Au-dessus des têtes hagardes, les bras levés appelaient au secours. A la fin des opérations, le calme revint, les derniers villégiateurs furent pris en charge et l'abbé Moulin se trouva seul.

Le portier du « Grand Hôtel Magus » avait disparu, enlevé de force par une tribu d'Anglais, probablement anthropophages.

— Que cherchez-vous, Monsieur l'abbé ? demanda le chef de gare.

— Le « Grand Hôtel Magus ».

— Cent mètres devant vous, à gauche. La grosse machine en stuc.

— Je vous remercie.

La rue classique des stations suisses. Pensions, boutiques, crémeries, coiffeurs. Le décor, interrompu ça et là par les « grosses machines », se répète jusqu'aux limites extrêmes du village. Sollicité à gauche et à droite par d'engageants panneaux-réclames, illuminés de nuit, le passant éprouve une sorte de vertige et succombe à la tentation. L'araignée qui le guette au seuil de son antre l'englué de sourires et pratique ses ponctions sur la proie anesthésiée.

En face de son port d'attache, l'abbé se réfugia dans l'enclos d'un restaurant aménagé sur deux mètres de trottoir. En dégustant sa bière, il examina les lieux. C'était immense et grotesque en ce paysage. La façade disparaissait sous les balcons, les guirlandes et les fausses colonnes.

— Ça promet ! murmura-t-il.

D'un pas décidé, il traversa la route et se heurta à une sentinelle qui gardait la porte d'entrée. Sans prendre garde au cerbère, il franchit le seuil.

Le chef de réception se cassa en deux.

— Monsieur ?

— L'aumônier de l'hôtel ! et l'abbé tendit sa carte, un vulgaire carton non gravé, avec ces mots : L'abbé Gustave Moulin, Paris.

— Vos bagages, Monsieur l'abbé ?

— Les voici !

A la vue de l'unique serviette, le rictus professionnel se glaça.

— Votre chambre est au premier, numéro 13. Voilà l'escalier ! A propos, la chapelle des hôtels se trouve dans *notre* parc.

On ne le confiait pas à un garçon désœuvré et le groom de l'ascenseur ne se dérangeait pas. L'abbé connaissait le langage secret de ces personnages de comédie et il s'en amusait. Vingt ans d'aumônerie en tous pays accumulent un stock de savoureuses expériences. Le scénario traditionnel commençait. La chambre se trouverait à côté des toilettes et elle donnerait sur la cour intérieure, au-dessus de la ventilation des cuisines.

Il sourit d'aise.

— Je humerai le menu du jour !

A l'heure du dîner, lorsque l'abbé pénétra dans la salle à manger toute bruissante de conversations, un silence accueillit son entrée et les convives le dévisagèrent avec curiosité. Le garçon le conduisit à une table appuyée à un monumental pilastre.

— C'est ici ?

— Oui, Monsieur.

— Bien. Derrière ce mur que vous m'offrez, il y a sans doute la vue sur les Alpes ? Approchez-vous, mon ami, voici pour votre peine, et il lui glissa un royal pourboire.

— Que faut-il servir à Monsieur ? Nous avons un « algérien » très avantageux. Au fond de cette page.

L'aumônier jeta au garçon un coup d'œil narquois et parcourut la carte des vins d'un index connaisseur.

— Vous m'apporterez ce « Chablis » pour les entrées et ce « Volnay » pour la suite.

— A votre service, Monsieur.

Le ton était devenu obséquieux par enchantement.

Qui donc était cet original qui voyageait avec un pyjama et un nécessaire de toilette ? L'office s'amusa de cette bizarrerie dès le soir même. Le lendemain, la nouvelle se chuchota à l'oreille et fut diversement commentée.

— C'est la nouvelle vague du clergé.

— On devrait condamner ces gens-là à la résidence.

— Les prêtres nomades deviennent toujours singuliers, j'ai connu ...

Mercredi matin, le chef de réception aborda l'abbé, en évitant son regard.

— Nous avons libéré pour vous la chambre 92 du quatrième. A notre regret, nous devons loger le secrétaire du prince de Ligne dans la vôtre.

— Je vous remercie du renseignement.

La nouvelle chambre se trouvait à l'extrémité d'un long couloir, à l'opposé de l'ascenseur. A la vue des garages qu'elle dominait, l'abbé prépara deux boules d'« oropax » pour que les bruits des portières d'autos ne troublent pas son sommeil.

La journée du jeudi s'écoula sans incidents. Aux repas, le garçon se dépensait en prodiges d'affabilité. Il avait sans doute des connivences parmi les cuisiniers car il renseignait son client sur la composition des menus et le conseillait judicieusement. L'affaire risqua de se gâter lorsque parut à sa table une couronne d'écrevisses disposées sur un melon agressivement vert. Le maître d'hôtel se précipita :

— Il y a erreur, Monsieur.

— Pas du tout, Monsieur. Voyez vous-même, je déguste.

Lorsque l'abbé Moulin voulut regagner sa chambre, il trouva la porte close et, sur le seuil, sa casquette, sa serviette, sa canne et son manteau avec un billet laconique : « Vous habitez le 255, au sixième ». C'était l'étage de la domesticité privé d'ascenseur.

— Grimpons !

Il logeait entre Paolo et Giulietta. Cette mansarde sans eau courante lui rappelait sa cellule de séminaire, perchée dans les combles. L'étroite ouverture de la lucarne encadrait un morceau de ciel plein d'astres clignotants. Le spectacle était symbolique. La Grande et la Petite Ourse tournaient lentement autour de l'Etoile polaire.

— Dans les circonstances les plus défavorables de la vie, il ne faut pas perdre le nord ! Où passerai-je ma prochaine nuit ? se demandait l'abbé, debout sur le journal qui lui servait de carpepe.

Le lendemain, après sa messe et son petit déjeuner, il s'installa dans un recoin du salon de lecture qui communiquait avec le hall. Un bruit de voix interrompit la récitation de son bréviaire.

— Nous aurons besoin du 255 pour la nouvelle femme de chambre.

— Et l'aumônier ?

— Il y a un local dans la dépendance, au-dessus de la lingerie. Installez-y une couchette.

— Ne craignez-vous pas que ces déplacements quotidiens suscitent une réaction ?

— Je connais les aumôniers. Ils sont tout heureux de bénéficier d'un lit et d'une pension. Pour rien au monde ils n'abandonnent leur poste. Ils sont timides et patients. Transmettez le changement par un garçon.

L'abbé acheva ses prières, le visage impassible, et s'approcha du bureau.

— J'aimerais parler au directeur de l'hôtel.

— Monsieur le directeur est *très occupé* en ce moment.

— Présentez-lui mes hommages car je n'aurai plus l'honneur de le rencontrer.

A l'heure du déjeuner, l'aumônier du « Grand Hôtel Magus » traversa ostensiblement le hall, casquette en tête, avec sa serviette, sa canne et son manteau pour s'installer, bien en vue, dans le restaurant d'en face. Il avait l'habitude de ne pas forcer les événements qu'il digérait, un à un, persuadé que les choses s'arrangent d'elles-mêmes, ici-bas ou ailleurs.

Après son repas, il résolut de gagner la campagne pour se dérouiller l'esprit et les jambes. Il prit un chemin qu'ombrageaient des mélèzes aux branches chargées de lichens. Comme il passait devant un chalet, il entendit un appel :

— Monsieur l'abbé !

Trois adolescents le rejoignirent.

— Quelle surprise ! Vous tombez de la lune, mes amis ?

— C'est très simple. Nos parents possèdent cette demeure que nous habitons chaque été et chaque hiver. Venez !

L'accueil fut des plus chaleureux. L'aumônier retrouvait ses élèves parisiens et leurs parents, M. et Mme Randon. Tandis qu'il buvait son café, il s'amusa à conter son aventure avec sa belle humeur coutumière.



*Comme il passait devant un chalet,
il entendit un appel...*

— Les hôteliers ne manquent pas de toupet, dit M. Randon. Vous êtes ici « chez vous ». Vous occuperez la chambre de mon frère le bénédictin et vous célébrerez votre messe dans son oratoire.

— J'accepte volontiers votre aimable hospitalité temporaire, car j'entrevois la fin de l'histoire. Si vous le permettez, j'irai retirer mes bagages mis en consignment. Jacques, Paul et Jean, vous êtes de la partie, je vous réserve un spectacle comique.

A quatre heures, Jacques prit le volant de la voiture paternelle. Lorsque les passagers atteignirent la gare, les badauds commençaient d'en envahir les abords. L'abbé retira

quatre monumentales valises timbrées de tous les hôtels de l'univers. Parmi la foule dense, les portiers occupèrent leur place. Au signal du train, suivi de ses portefaix bénévoles, l'abbé s'avança solennellement au milieu de cette garde d'honneur improvisée qui l'examinait avec stupeur. Le portier du « Grand Hôtel Magus » fit un pas, casquette en main, hiératique comme un pharaon.

— Monsieur l'aumônier, je suis à vos ordres.

— Monsieur l'aumônier a quitté le « Grand Hôtel Magus ».

Cette déclaration fut lancée d'une voix sonore. Sur la place, Jacques décrivit ostensiblement une large courbe sous les yeux ébahis du public.

— Je te félicite, Jacques. C'est une sortie de maître.

Dans la soirée, un bruit de voiture alerta la famille Randon. Du balcon, Paul signala l'arrivée d'un inconnu :

— Ce ne peut être que le directeur de l'hôtel.

— Laissez-moi recevoir le bonhomme, dit M. Randon.

L'entretien fut de courte durée.

— Monsieur l'abbé Moulin est *très occupé* en ce moment.

Le ton n'admettait pas de réplique et invitait au départ.

Sur le chemin du retour, le directeur épongea son front qui salivait gras. Furieux et penaud à la fois, il comprenait le tragique de la situation. L'absence de l'aumônier privait tous les hôtes de la station de leur messe dominicale. En pays protestant, il n'avait pas même le recours d'envoyer ses clients à l'église paroissiale. Le scandale éclaterait. Il fallait trouver un compromis. Vaincu, il irait à Canossa implorer les bonnes grâces du transfuge.

La nuit se passa dans un cauchemar affreux, entrecoupé de réveils soudains. Tantôt l'abbé le serrait à la gorge jusqu'à l'étouffement. Tantôt, chargé de valises pesantes, il escaladait un escalier interminable, en quête d'une chambre qui se dérobaît à chaque étage. Il reprenait ses sens, avec un cri, haletant, mouillé de sueur, brisé de fatigue.

C'est la tête en bouillie, résigné à toutes les humiliations, qu'il se présenta au chalet Randon. L'abbé lui désigna un siège.

— Monsieur le directeur, vous prétendiez que les aumôniers sont timides et patients. C'était une erreur de jugement et un manque de tact.

— Monsieur l'aumônier, je m'excuse de cette maladresse.

— Dites plutôt de cette inconvenance.

Le directeur reprit son souffle.

— Veuillez avoir la bonté de m'exprimer les conditions de votre retour.

— Je n'exigerai qu'un honnête traitement dont profitera certainement mon successeur, si vous me dispensez de l'avertir. Permettez-moi d'emprunter votre place et de jouer au directeur de bonne maison : « Monsieur l'aumônier, aurais-je dit, je vous souhaite la bienvenue dans mon établissement. Veuillez m'accompagner. Cette chambre vous convient-elle ? Nous l'avons choisie au levant, dans un endroit paisible. Voici la salle à manger. Je vous conseille cette table où vous ne serez pas incommodé par un voisinage trop proche. » Voilà quels auraient été mes propos. Vous les mettrez en pratique à mon arrivée si vous tenez à ma présence et à mes services.

— Monsieur l'aumônier, je vous remercie et je vous emmène sur-le-champ.

— Nous ne quitterons pas nos amis sans boire l'apéritif de la réconciliation.

C'est ainsi que se passa la journée du samedi. D'un mutuel accord, l'abbé et le directeur s'engagèrent à ne point dévoiler les circonstances de leur entente.

L'apparition de l'aumônier au repas du soir fut un événement. Sa démarche assurée écartait l'idée d'une défaite et son air modeste n'avouait pas une victoire. Il se présentait avec le naturel d'un hôte familial.

Dimanche. La cloche sonne la messe d'onze heures. Lorsque l'abbé Moulin se tourna vers les fidèles pour leur adresser la parole, il vit le directeur du « Grand Hôtel Magus » au premier rang de l'assistance et ne s'émut pas de la pâleur de son visage à l'annonce de son texte : « Il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie. » Le premier point de sa prédication signalait l'ignorance et la dureté des habitants de Bethléem qui se privaient d'un

hôte illustre. La seconde partie débutait par un hommage à l'adresse de la direction du « Grand Hôtel Magus » qui, par contraste, offrait une place d'honneur à son aumônier. Une brillante dissertation sur le rôle du prêtre parmi l'éphémère rassemblement des villégiateurs termina cet habile plaidoyer.

A l'issue de la messe, le directeur vint trouver l'abbé Moulin. Une chaleureuse poignée de main scella leur amitié.

— Vous m'avez servi une coupe Danemark, glace et crème brûlante ! Vous êtes beau joueur, Monsieur l'aumônier.

— Avec un partenaire tel que vous, Monsieur le directeur, comment ne le serais-je pas ?

Edgar VOIROL